

Licence 3, Semestre 5, PARTIEL 1/2 (2005)
Extrait de J. K. Rowling, *Harry Potter and the Chamber of Secrets* (1999)

“Are you okay?” Harry said urgently.

“My wand,” said Ron, in a shaky voice. “Look at my wand—”

It had snapped, almost in two; the tip was dangling limply, held on by a few splinters.

Harry opened his mouth to say he was sure they'd be able to mend it up at the school, but he never even got started. At that very moment, something hit his side of the car with the force of a charging bull, sending him lurching sideways into Ron, just as an equally heavy blow hit the roof.

“What's happen—?”

Ron gasped, staring through the windshield, and Harry looked around just in time to see a branch as thick as a python smash into it. The tree they had hit was attacking them. Its trunk was bent almost double, and its gnarled boughs were pummeling every inch of the car it could reach.

“Aargh!” said Ron as another twisted limb punched a large dent into his door; the windshield was now trembling under a hail of blows from knuckle-like twigs and a branch as thick as a battering ram was pounding furiously on the roof, which seemed to be caving—

“Run for it!” Ron shouted, throwing his full weight against his door, but next second he had been knocked backward into Harry's lap by a vicious uppercut from another branch.

“We're done for!” he moaned as the ceiling sagged, but suddenly the floor of the car was vibrating—the engine had restarted.

“Reverse!” Harry yelled, and the car shot backward; the tree was still trying to hit them; they could hear its roots creaking as it almost ripped itself up, lashing out at them as they sped out of reach.

“That,” panted Ron, “was close. Well done, car—”

The car, however, had reached the end of its tether. With two sharp clunks, the doors flew open and Harry felt his seat tip sideways: Next thing he knew he was sprawled on the damp ground. [...] Then, dented, scratched, and steaming, the car rumbled off into the darkness, its rear lights blazing angrily.

« Rien de cassé ? Harry s'empressa-t-il de demander.

— Ma baguette magique, dit Ron d'une voix tremblante. Regarde ma baguette. »

Elle s'était quasiment cassée en deux ; l'extrémité pendait mollement, ne tenant plus au reste que par quelques fragments.

Harry ouvrit la bouche pour dire qu'il était certain que quelqu'un de l'école saurait bien la réparer, mais il n'en eut guère le temps. À ce moment précis, quelque chose percuta son côté de la voiture avec la force d'un taureau donnant la charge, l'envoyant cogner contre Ron, assis à ses côtés, alors qu'au même moment un coup d'une force égale s'abattait sur le toit.

« Qu'est-ce qui se p— ? »

Suffoqué, les yeux écarquillés, Ron regarda droit devant lui et Harry se retourna pour voir à cet instant même une branche grosse comme un python s'écraser sur le pare-brise. L'arbre qu'ils avaient percuté les attaquait. Il avait le tronc presque plié en deux et ses rameaux noueux rouaient de coups chaque centimètre de la voiture qui se trouvait à sa portée.

« Aaaaah ! » fit Ron, alors qu'une autre grosse branche toute tordue cabossait sans ménagement sa portière. Le pare-brise tremblait désormais sous une pluie de coups assésés par des brindilles formant des sortes de poings et une branche aussi épaisse qu'un bélier martelait furieusement le toit, qui semblait sur le point de s'affaisser.

« Sauve qui peut ! » s'écria Ron en lançant tout son poids contre la portière mais, l'instant d'après, un méchant uppercut donné par une autre branche lui fit faire le chemin inverse pour atterrir sur les genoux de Harry.

« On est fichus ! gémit-il alors que le plafond céda, mais soudain il sentit le plancher de la voiture vibrer : le moteur avait redémarré.

— *Marche arrière !* hurla Harry et la voiture recula comme une fusée. L'arbre essayait encore de les atteindre ; ils entendaient craquer ses racines alors qu'il s'arrachait presque du sol, leur envoyant des coups tandis qu'ils s'éloignaient à toute vitesse.

— Il s'en est fallu de peu, haleta Ron. Bravo, titine ! »

Cependant, la voiture était au bout du rouleau. En faisant deux bruits secs, les portières s'ouvrirent brusquement et Harry sentit son siège se pencher sur le côté. Sans comprendre comment, il se retrouva étalé sur le sol humide. [...] Puis, cabossée, égratignée et fumante, la voiture disparut avec fracas dans l'obscurité, les feux arrière flamboyants de colère.

Licence 3, Semestre 5, PARTIEL 2/2 (2005)

Extrait de *The Albuquerque Journal*

Film about the Cuban Missile Crisis is a white-knuckle thriller that depicts an era when the world all but ended

One of the most pitiful images in history has to be that of school children being made to hide under their desks with their hands over their heads “in the event of a nuclear attack.” During the Cold War era, it seemed that nuclear holocaust was inevitable. There were all those bombs all over the world and somebody was obviously itching to use them. The crisis could have resulted in a massive display of atomic weaponry that would certainly have left the earth a blackened ruin. But it didn't.

A new film titled “Thirteen Days”⁽¹⁾ chronicles that time with such unflinching accuracy and edge-of-your-seat suspense that even though we are well aware of the outcome, you may hold your breath wondering if the Russkies will back down or not. The film, directed by Roger Donaldson and starring Kevin Costner, explores the two-week period during which the United States stood on the brink of nuclear war with Russia. It picks up with the startling discovery that Intercontinental Ballistic Missiles have been installed in Cuba, a short hop from Florida, and what American political and military officials are ready to do about it.

Costner plays presidential aide Kenneth P. O'Donnell, who becomes Kennedy's conscience and sounding board, while acting as the requisite sycophant in his effort to be totally supportive. Costner is saddled with a Yankee accent that has a tendency to come and go between completely annoying to wandering off somewhere in the Midwest. But amid all that, he comes across as believable and earnest. Sure, “Thirteen Days” depicts the Kennedy brothers as shining examples of heroism and courage under fire, but for those who lived through that time, there couldn't be much to dissuade this image in the first place.

Un thriller / film à suspense à couper le souffle / à faire pâlir de peur sur / traitant de la crise des missiles de Cuba dépeint une époque où la fin du monde a failli survenir

L'une des images les plus pitoyables de l'histoire est sans aucun doute celle d'écoliers que l'on fait se dissimuler / celle où l'on voit des écoliers obligés de se tapir / que l'on force à se cacher sous leur pupitre, les mains sur la tête « en cas d'attaque nucléaire ». À l'époque de la guerre froide, l'holocauste nucléaire semblait inévitable. Il y avait tout plein de bombes dans le monde entier / Le monde entier regorgeait de bombes et il était évident que l'envie de les utiliser démangeait quelqu'un. Cette crise aurait pu déboucher sur un déploiement massif d'armement atomique / d'armes atomiques qui aurait tout réduit sur terre à l'état de ruines calcinées / qui aurait certainement transformé la terre en un vaste champ de ruines calcinées – mais il n'en a rien été.

Un nouveau film, intitulé « Treize jours », relate cette époque avec une précision si stoïque et un suspense si haletant que, même si l'on en connaît bien le dénouement, il peut arriver qu'on retienne sa respiration et qu'on se demande si les cocos vont faire machine arrière ou non. Ce film, mis en scène par Roger Donaldson et ayant Kevin Costner pour vedette, explore la période de deux semaines pendant laquelle / au cours de laquelle les États-Unis ont été à deux doigts d'une guerre nucléaire avec la Russie. Il prend tout / enfin son rythme avec la découverte ahurissante / saisissante / alarmante de l'installation de missiles balistiques intercontinentaux à Cuba, à quelques encablures à peine de la Floride, et avec l'interrogation qui s'ensuit sur la manière dont les responsables politiques et militaires américains envisagent de réagir / et avec le questionnement sur la réponse que les responsables politiques et militaires américains sont prêts à lui donner.

[Kevin] Costner interprète Kenneth P. O'Donnell, un conseiller du président Kennedy qui devient la conscience et le cobaye à idées de ce dernier / auquel il sert de conscience et à tester ses idées, tout en jouant le rôle du flatteur de service qui s'efforce d'apporter un soutien inconditionnel. Costner est affublé d'un accent yankee / de Nouvelle-Angleterre plutôt intermittent / qui a tendance à aller et venir, qui agace franchement [le spectateur] à certains moments et qui, à d'autres, s'aventure quelque peu dans le Midwest, mais il paraît crédible et [donne l'impression d'être] sincère malgré tout. Certes, « Treize jours » fait des frères Kennedy de brillants exemples d'héroïsme et de courage à toute épreuve, mais pour ceux qui ont connu cette période, il aurait été difficile de chasser cette image de toute façon.

Licence 3, Semestre 5, RATRAPAGE (juin 2006)

The dog Towser stood at the front window of Harry Caldecote's house with his front paws on the tops of the radiators that came up to within a couple of inches of the sill. He was quite big enough to see through the bottom pane from a natural sitting position, but something in the street below—a man, a child, a car, a bird, a sweet-wrapper stirred by the wind, a movement of part of the large and verdurous plane tree to his right front—had seemed to call for his special attention. The frequency with which this happened was testified by the network of scratches his nails had left in the white paint of sill and radiator and by considerable traces of mud, hair, saliva, etc. At the moment his panting mouth was close enough to mist up and smudge the glass that the window-cleaner had left crystal-clear that morning.

Clare Morrison wished Towser no harm in the world, but she ardently and continually longed for his death.

Kingsley Amis, *The Folks that Live on the Hill* (1990)

Le chien répondant au nom de Towser se tenait à la fenêtre de devant de chez Harry Caldecote, les pattes antérieures posées sur le sommet des radiateurs, à quelques centimètres du rebord de la fenêtre. En restant assis normalement, sa grande taille lui aurait tout à fait permis de regarder par le carreau du bas, mais quelque chose dans la rue en contrebas – un homme, un enfant, une voiture, un oiseau, un papier de bonbon agité par le vent, le mouvement d'une partie du grand platane verdoyant situé devant lui, à droite – avait paru réclamer tout particulièrement son attention. La fréquence de telles occurrences était attestée par le réseau d'égratignures que ses griffes avaient laissé dans la peinture blanche du rebord de la fenêtre et du radiateur, ainsi que par la présence de poils, de bave, des traces non négligeables de boue, etc. A cet instant, sa gueule haletante était assez proche pour embuer et salir la vitre que le laveur de carreaux avait laissée impeccable le matin même.

Clare Morrison ne souhaitait vraiment aucun mal à Towser, mais elle attendait constamment et ardemment le jour de sa mort.

L3S5, exemple de traduction du contrôle continu n°1/2 – octobre 2008
Groupe de X. Lachazette

D'après P. G. Wodehouse, *Big Money* (1931)

With his usual masterful dash in the last fifty yards Berry Conway had beaten the 8.45 express into Valley Fields station by the split-second margin which was his habit. Alien though he felt the suburbs were to him, he possessed in a notable degree that gift which marks off suburbanites from other men — the uncanny ability always to catch a train and never to catch it by more than three and a quarter seconds. And, as those who race for early expresses to the City have sterner work to do *en route* than the observing of weather conditions, it was only after he had taken his seat and regained his breath and had leisure to look about him that he realized how particularly pleasant this particular day was. [...]

He had frequently felt like this before, but never had Mr Frisby appeared to see eye to eye with him. Hard, prosaic stuff had gone to the making of T. Paterson Frisby. You didn't find him flinging work to the winds and going out and dancing Morris dances in Cornhill just because the sun happened to be shining. As a rule, it was precisely those magic mornings of gold and blue that seemed to stimulate the old buzzard to perfectly horrid orgies of toil. 'C'mon on now!' he would say, eyeing a sunbeam as if it wanted to borrow money from him, and on Berry would have to come.

Comme à l'accoutumée, en sprintant / accélérant magistralement dans les cinquante derniers mètres, Berry Conway avait devancé d'une fraction de seconde, sa marge habituelle, l'entrée de l'express de 8h45 en gare de Valley Fields. Aussi étrangère que pût lui paraître la banlieue / Quelque étranger qu'il pût se sentir à la banlieue / Même s'il se sentait étranger à la banlieue, il possédait de manière notable ce don qui distingue les banlieusards des autres hommes, [à savoir] cette capacité troublante de toujours parvenir à prendre son train et ce, jamais plus de trois secondes un quart avant son départ. Et comme ceux qui courent pour attraper les express matinaux à destination de la City ont bien mieux à faire en chemin que d'observer les conditions météorologiques, ce n'est / ce ne fut qu'après avoir gagné sa place, repris son souffle et eu le loisir de regarder autour de lui qu'il se rendit compte du / que lui apparut le charme particulier de cette journée précise. [...]

C'était un sentiment qu'il avait eu fréquemment par le passé, mais jamais auparavant M. Frisby n'avait-il semblé être de son avis. C'était d'un matériau rude et prosaïque que T. Paterson Frisby était pétri / L'étoffe dont était fait T. Paterson Frisby était rêche et prosaïque. Il n'était pas du genre à / On ne le surprenait guère à envoyer paître son travail / envoyer son travail au diable ni à aller à Cornhill pour prendre part à des danses folkloriques tout simplement parce qu'il se trouvait que le soleil brillait ce jour-là. En règle générale, c'étaient précisément ces matins magiques, dorés et bleus, qui paraissaient pousser / inciter ce vieux vautour / requin à se livrer à des orgies parfaitement abominables de travail. « On s'met au boulot ! », répétait-il, mesurant du regard / toisant un rayon de soleil comme si ce dernier désirait lui emprunter de l'argent, et Berry n'avait alors d'autre choix que de s'y mettre / et il fallait bien alors que Berry s'y mît / s'exécutât.

Southern California battles devastating wildfires

LOS ANGELES: Gusty winds driving the wildfire that has destroyed more than 800 residences across Southern California from mobile homes to millionaire mansions and led to the evacuation of thousands of anxious residents this weekend were expected to subside today, giving firefighters a needed break.

After a night of carnage, crews were assessing damage from the most worrisome of blazes that started in the inland community of Corona and drove a path of destruction through housing tracts in Yorba Linda and the Anaheim Hills. On Sunday morning, the fire was threatening tracts in the Chino Hills area. But the break in the winds could come today.

In Yorba Linda and Anaheim Hills, the 39-mph fire took some of Southern California's more expensive estates. The fire had begun the day before in Corona to the east. There, flames hop scotched through housing tracts — destroying one home while sparing another.

George Kassaseya, 59, an aerospace engineer, lost everything. He was away from home when the fire struck. He said his two sons, ages 21 and 15, called to report smoke was drifting up the stairs. They got out. Kassaseya said he tried to drive home with that terrible dread of not knowing whether his house would be still standing or a pile of ashes.

La Californie du Sud lutte contre des feux de friches dévastateurs

Los Angeles : On s'attendait aujourd'hui à une accalmie dans les rafales violentes qui attisent l'incendie ayant déjà détruit plus de 800 résidences dans tout le sud de la Californie, du simple camping-car aux demeures de millionnaires, et ayant conduit ce week-end à l'évacuation de milliers de résidents inquiets, ce qui donnerait aux pompiers un peu de repos bien mérité.

Après une nuit de dévastation, des équipes estimaient les dégâts occasionnés par la plus inquiétante des conflagrations, qui avait pris naissance dans la ville de Corona, à l'intérieur des terres, avant de tout détruire sur son passage en traversant les lotissements de Yorba Linda et de la communauté d'Anaheim Hills. Ce dimanche matin, l'incendie menaçait des lotissements situés dans la zone de Chino Hills, mais les vents pourraient se calmer aujourd'hui.

À Yorba Linda et à Anaheim Hills, progressant à 63 km/h, l'incendie a eu raison de certaines des riches propriétés de la Californie du Sud. Cet incendie s'était déclaré la veille à Corona, qui se trouve à l'est : les flammes y avaient joué à saute-mouton, détruisant une maison mais épargnant la suivante en traversant les lotissements.

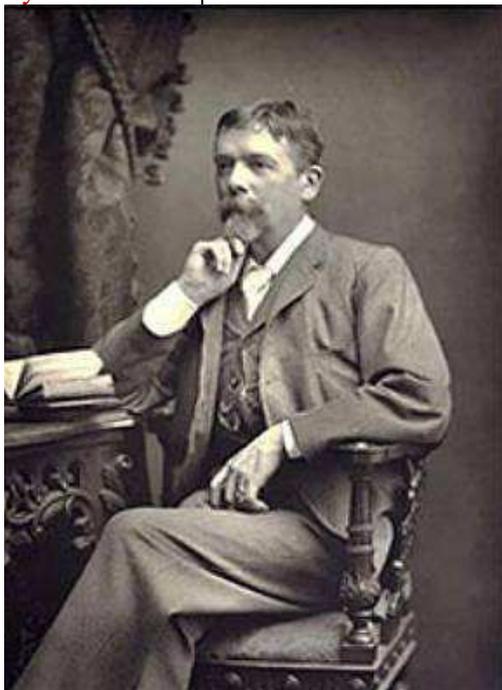
George Kassaseya, ingénieur aéronautique de 59 ans, a tout perdu. Il n'était pas chez lui lorsque l'incendie est survenu. Il a expliqué que ses deux fils, âgés de 15 et 21 ans, l'ont appelé pour lui signaler que de la fumée parvenait jusqu'à l'étage. Ils s'en sont tirés indemnes. M. Kassaseya a déclaré avoir conduit tant bien que mal, une peur atroce au ventre, sans savoir si sa maison serait encore debout ou bien réduite en cendres à son arrivée.



Exemple de traduction de la version extraite de *The du Mauriers*, de Daphne du Maurier, chapitre 9 (1937)

A child absorbed in some plaything, the little mouth pursed, the lashes folded upon the rounded cheeks – this was something that must not be lost; and he would try to capture it with his pencil on the fly-leaf of his book, but it eluded him. The woman kneeling on the banks of the Seine, wringing her washing in muddy water – the curve of her back was exquisite in some strange, indescribable way, and so were the folds of her stuff dress. There was such grace in her movement. A dark coil of hair kept falling over her shoulder and bothering her. She shook it back impatiently, and then wound it round her head with a quick, deft gesture, stabbing the end with a pin. That was where you were defeated, thought Kicky; you could not draw movement, however much you tried. It was denied all artists for ever. You had to be content with repose. An old lady, asleep in her chair, her hands folded on her lap, and her chin just touching her lace collar – he would try to draw this; but the scrawl on his blotting-paper was very different from the quiet, unconscious patience of the old lady he had seen in reality. He gave up the attempt with a shrug of his shoulder, and in half a dozen strokes he had sketched young Dauveynes with his mouth open, his close-cropped hair that always stood on end like a scrubbing-brush, his round, enquiring eyes. Caricatures were so easy, beauty so elusive.

Un enfant absorbé par son jouet, la bouche petite et pincée, les cils recourbés sur l'arrondi des joues, voilà une chose qu'il ne fallait pas laisser disparaître ; il essayait de la saisir à l'aide de son crayon sur la page de garde de son carnet, mais elle lui échappait. Cette femme agenouillée sur la berge de la Seine, à tordre sa lessive dans l'eau boueuse, que la courbe de son dos était exquise d'une manière étrange et indéfinissable, comme l'étaient les plis de sa jupe en étoffe de laine. Il y avait tant de grâce dans ses mouvements. Une mère brune se déroulait sans cesse, l'agaçant à retomber ainsi sur son épaule. Elle la rejetait impatientement en arrière, puis l'enroulait autour de sa tête d'un geste adroit et rapide, enfonçant une épingle dans l'extrémité. C'était là qu'il fallait s'avouer vaincu, se disait Kicky : on avait beau faire, on ne pouvait dessiner le mouvement. Le mouvement échappait à jamais à tous les artistes. Il fallait se contenter du repos. Une vieille dame assoupie dans son fauteuil, les mains croisées sur ses genoux et le menton effleurant son col de dentelle, cela, il tentait de le dessiner ; mais ces traits griffonnés sur son papier buvard étaient fort différents de la patience sereine et inconsciente de la vieille dame qu'il avait vue. Il y renonça en haussant les épaules : une demi-douzaine de coups de crayon lui suffit à croquer le jeune Dauveynes et sa bouche bée, ses cheveux ras dressés sur la tête, telle une brosse à récurer, ainsi que ses yeux ronds et interrogateurs. Que les caricatures étaient aisées et la beauté insaisissable !



George du Maurier (1834-1896), surnommé « Kicky » par sa famille, était dessinateur / illustrateur pour le grand magazine satirique Punch et l'auteur de trois romans, dont le célèbre Trilby (1894).



THE NEW HUSSAR HESSIANS AND PANTS.

“SEE, I’VE DROPPED MY HANDKERCHIEF, CAPTAIN DE VERE!”

“I KNOW YOU HAVE, MISS CONSTANCE. I’M VERY SORRY. I CAN’T STOOP, EITHER!”

This is a cartoon on the female tight dress style of the late 1870s, which also satirizes male formal military uniforms. By George Du Maurier, in Punch, May 25th, 1878.

Source: <http://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/6/65/1878-Punch-DuMaurier-stoop-joke.png>

Exemple de traduction de la version extraite de *USA Today*, du 7 avril 2009

WASHINGTON — The blank wall behind the receptionists' desk stands as a symbol of efficiency in Peter Basch's bustling office. A dozen years ago, Basch and his fellow doctors went paperless and threw away the stacks of patients' charts that stood there. An early entry into the world of electronic medical records, Basch is an enthusiastic supporter. "It allows our staff and physicians to be far more organized," he says. "And that means more focused on the patient."

Basch's seven-doctor practice went digital when it was bought by MedStar Health. Each of the examining rooms has a large computer screen so doctors and patients can look at records together. If a new drug would interact badly with one the patient is already on, the system lets the doctor know. As part of MedStar, the office is connected to 500-600 area doctors, several hospitals and labs. Those kinds of connections raise concerns among privacy rights advocates. Strict new protections, including a ban on the sale of personal health information, were included in President Obama's stimulus plan. It's too early to tell how well they will be enforced.

President Obama wants doctors' offices and hospitals nationwide to follow suit, and the government has set a goal for every American to have an electronic health record by 2014. But without proper protections, this could end up harming patients if they don't feel certain their records are protected from employers, creditors and marketers, for they may not tell their doctors the truth about certain conditions.

Washington: Le mur vierge situé derrière les responsables de l'accueil symbolise l'efficacité qui règne dans le cabinet animé de Peter Basch. Il y a une douzaine d'années, le Dr Basch et ses collègues ont délaissé les documents papier et jeté les piles de courbes de patients qui y étaient fixées. Adeptes de la première heure des dossiers médicaux informatisés, le Dr Basch défend ce système avec ferveur. « Il permet à notre personnel et à nos médecins d'être beaucoup plus organisés, déclare ce dernier. Et donc, de se concentrer davantage sur le patient. »

Le cabinet du Dr Basch, composé de sept praticiens, est passé au numérique lors de son rachat par MedStar Health. Chacun des cabinets de consultation est équipé d'un grand écran d'ordinateur pour que médecin et patient puissent consulter ensemble le dossier médical. Si un nouveau médicament n'est pas compatible avec un autre médicament que le patient prend déjà, le système en informe le médecin. Comme il appartient au groupe MedStar, ce cabinet est en relation avec un réseau de 500 à 600 médecins de la région, ainsi qu'avec plusieurs hôpitaux et laboratoires. Ce genre de réseaux suscite l'inquiétude chez les défenseurs du droit à la vie privée. Des garanties nouvelles et rigoureuses, notamment l'interdiction de la vente des données médicales personnelles, ont été incluses dans le plan de relance du président Obama. Il est encore trop tôt pour dire le degré de fidélité avec lequel elles seront appliquées.

La volonté du président Obama est que les cabinets médicaux et les hôpitaux de tout le pays en fassent de même, et le but fixé par le gouvernement est que tous les Américains disposent d'un dossier médical numérique d'ici 2014. Cependant, sans garanties dignes de ce nom, ceci pourrait nuire en fin de compte aux patients si ces derniers n'ont pas la certitude que leur dossier est protégé des employeurs, créanciers et spécialistes du marketing, car ils pourraient ne pas révéler certains problèmes de santé à leur médecin.



By Lisa Nipp for *USA TODAY*